Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 12 (1944)
Heft: 8

Artikel: Compagnons de route
Autor: Borgo, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569147

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Compagnons de route

par L. Borgo

Aix-les-Bains — en voiture pour Chambéry, Grenoble, Valence, en voiture, s. v. p.!

J'étais seul dans un compartiment, assis à la fenêtre, je contemplais le doux paysage de la Savoie, tout en rêvant de la Méditerranée que j'allais bientôt voir, pour la première fois de ma vie. J'écoutais au son d'une mélodie qui chantait en moi les charmes du midi — la mer bleue, les villes ensoleillées, animées d'une foule gaie, les forêts de pins le long de la côte, enfin toutes les merveilles d'un pays de rêves.

Le train s'était mis en marche, quand la porte de mon compartiment s'ouvrit avec énergie pour laisser entrer deux jeunes hommes, chargés de bagages. „Permettez Monsieur, c'est libre?" Je fis un signe affirmatif, tout en regrettant de voir ma tranquillité menacée.

Les deux jeunes gens installèrent leurs malles, allumèrent une cigarette et s'asseyant l'un en face de l'autre, commencèrent à parler de sport. Je continuai à regarder le paysage, mais, sans trop me faire remarquer, je prêtais l'oreille à la conversation de mes deux compagnons, que je regardais à la dérobée. Ils étaient fort différents l'un de l'autre. Celui qui s'était assis en face de moi pouvait avoir 25 ans, un joli garçon, élancé, aux cheveux foncés, à la tête fière et aux traits fins. Il était le type français pur sang, très cultivé avec une ombre de décadence qu'il trahissait par une certaine nervosité et le jeu de la bouche bien dessinée mais sensuelle et, par moments, ironique. Son compagnon, à peu près du même âge, avait l'air beaucoup plus calme. De taille plus petite, il avait les traits très réguliers, un peu languissants. Sa voix traînante avait un accent étranger. Il répandait une atmosphère paisible autour de lui que je sentis instinctivement, bien que je ne pris pas part à leur conversation. Ils paraissaient s'intéresser vivement au tennis, car ils en parlaient avec animation. Ils faisaient revivre des parties jouées, discutant les fautes commises et les succès remportés. Et puis le grand se mit à taquiner son ami sur ses partenaires, se moquant de leurs charmes, en dépit des protestations de son compagnon.

Je n'avais guère perdu une parole de leur conversation, dont les plaisanteries m'amusaient beaucoup et je les enviais franchement de leur belle camaraderie. Et petit à petit je sentis une envie irrésistible de me mêler à leur conversation, de m'approcher d'eux pour prendre une part, aussi modeste qu'elle soit, dans leur intimité. Et je fis un effort extraordinaire.

„Excusez Messieurs, pourriez-vous me dire à quelle heure nous allons arriver à Marseille?" Je rougis de ma hardiesse et j'eus en même temps peur que les deux amis puissent deviner mon jeu. Mais ils ne parurent point étonnés de ma question. Le petit consulta aussitôt l'horaire, tandisque son ami m'examina d'un œil intéressé.

„Voulez-vous filer d'un traît jusqu'à Marseille? ça sera fatigant!"

Alors je lui expliquai que je venais de Suisse et que j'allais pour la première fois au midi, que j'étais donc impatient de voir la

Méditerranée. Il me demanda alors si je me rendais aussi pour la première fois en France et quand je lui répondis que j'avais vécu plus de trois ans à Paris et que j'adorais ce pays, il m'enveloppa d'un regard plein de chaleur et de gratitude.

Puis, il me raconta qu'ils habitaient Alger, qu'ils étaient venus passer leurs vacances à Aix et qu'ils se trouvaient maintenant en route pour Barcelone, ville natale de son ami, d'où ils rentreront ensuite à Alger. Au bout d'un quart d'heure nous étions plongés dans une conversation fort animée, parlant de voyages, de littérature et de politique. Pour conquérir définitivement mes deux compagnons, je sortis du fond de ma malle, où je l'avais caché pour passer la douane, un bon chocolat suisse qui fut accepté avec un petit geste embarassé. „Nous n'avons rien à vous offrir en revanche, Monsieur." Ils ignoraient combien j'étais récompensé par leur agréable société.

Je ne sais pas si c'était le chocolat ou les effets de la conversation qui décida les deux amis à me proposer de passer la soirée avec eux au lieu de continuer sur Marseille, où, me dirent-ils, j'arriverais le matin, mal reposé, cafardeux, après une nuit passée sans sommeil. Je fus ravi de cette proposition et tout en hésitant d'abord pour la forme, je finis très volontiers, par céder.

Les deux amis voulurent passer la nuit à Tarascon, où ils devaient le lendemain prendre le train en direction de l'Espagne. Le blond, qui connaissait la ville, avait retenu une chambre pour lui et son ami et il m'assura qu'il pourrait certainement me loger dans le même hôtel. Nous arrivâmes vers minuit. Une pluie fine tombait, les rues étaient désertes, les restaurants fermés. Seul à l'entrée de „l'Hostellerie Provençale", le petit hôtel choisi par mes compagnons, brillait une faible lumière, on était attendu.

Nous avions une faim de loup, l'hôtesse qui était en même temps cuisinière et concierge, s'empressa autour de notre table qui fut bientôt garni d'un bon repas. Mes deux amis firent honneur aux plats et au vin et à mesure que les bouteilles s'allongèrent sur la table l'animation augmentait. Le grand qui s'appelait Lucien, commanda un „petit suisse" pour le dessert et se tournant vers moi me déclara, en riant, qu'il les aimait beaucoup, les „petits suisses".

Je crois que j'ai rougi en ce moment, ne sachant pas si les paroles de Lucien étaient un aveu ou une simple plaisanterie. Cela n'avait du reste guère d'importance, il fallait vivre et goûter du moment, demain matin nos routes se sépareraient de nouveau pour ne plus jamais se rencontrer. Je me laissai donc envelopper par cette douce griserie qui, depuis un beau moment, s'était assez visiblement emparée de mes compagnons; je riais et blaguais avec eux et il me semblait que je les connaissais depuis des années.

Les heures avancèrent, et pour nous rappeler à cette évidence, l'hôtesse commença à ranger les chaises et éteindre les lumières du comptoir. „Il faut nous coucher, mes enfants", dit Lucien et s'adressant à l'hôtesse, lui demanda de nous conduire à nos chambres. Mais la pauvre dame prit des airs ahuris, elle avait juste une

chambre à deux qu'elle avait réservée aux deux amis. Que faire? Elle nous proposa alors de nous placer un fauteuil dans cette pièce en m'assurant que, pour une nuit ou plutôt pour les quelques heures qui en restaient encore, il ferait certainement mon affaire. Comme j'hésitai, ne voulant pas abuser de la gentillesse de mes compagnons, Lucien me prit par le bras et déclara sur un ton sérieux et comique à la fois, que le „petit suisse" qu'ils avaient, lui et Don Miguele, son ami, détourné de la bonne voie, était admis cette nuit dans leur intimité. Quelques instants plus tard nous étions réunis, tous les trois, dans une pièce très propre, gratifiée du grand lit français, muni du moustiquaire traditionnel. Près de la fenêtre, le fauteuil qui me servira de lit pour cette nuit, avait trouvé sa place.

Don Miguele et Lucien s'étaient déshabillés, ils se lavaient maintenant à grande eau et sous une averse de plaisanteries réciproques dans la petite niche qui servait de cabinet de toilette. Tandis qu'ils s'amusaient comme des garçons, je sautai dans mon pyjama et quand je me retournai, Lucien se présenta dans toute la splendeur de sa nudité magnifique, rieur, sans la moindre gêne. — J'ai dû rougir, malgré moi, car j'étais troublé par la vue de ce corps parfait. Mon embarras amusait Lucien et il appelait Miguele, qui avait revêtu sa chemise de nuit, l'invitant à se régaler de la drôle de „binette" que je faisais, moi, le „petit suisse". Puis, se tournant du côté du fauteuil, il déclara que ce serait lui qui dormirait là-dessus, cette nuit, car j'étais leur invité et en tel, j'avais droit à la meilleure place. Comme je m'y opposai avec véhémence, ne tolérant en aucun cas que Lucien soit relégué sur cette couche rudimentaire, Don Miguele nous fit remarquer que nous étions n'importe comment obligés de nous réfugier tous les trois sous le moustiquaire. Il avait certainement raison. A tout autre moment j'aurais plutôt supporté quelques piqûres de moustique qu'accepté ce geste qui, pourtant, était fait d'une façon si naturelle et si spontanée que je n'osais refuser.

„Tu n'as pas peur de te coucher à côté de moi, tu sais pourtant que je les aime, les „petits suisses". — Lucien me le demanda en souriant et je crus surprendre une lueur presque suppliante dans ses beaux yeux bruns.

„Peur de toi, mon petit" — Je riais doucement et pour prouver mon courage, je me laissai glisser dans le lit. Je constatais avec amusement que j'avais tout-à-fait changé au cours de quelques heures. Je couchais donc avec les deux jeunes gens que je connaissais depuis cet après-midi seulement et dont j'ignorais même les noms. Je les tutoyais et me mêlais à leurs plaisanteries bien que j'étais leur aîné de plus de quatre ans.

Malgré ces considérations qui me traversaient rapidement l'esprit, je me sentis innondé d'un bien-être parfait. Le vin de France et la gentillesse de mes jeunes compagnons m'avaient grisé. Je m'étendis avec une joie profonde sur la belle toile blanche. Don Miguele s'installa à ma gauche tandis que Lucien s'appliquait à ma droite, à bien fermer le moustiquaire. Puis se tournant vers

moi il me dit, en montrant mon pyjama „Tu ne seras pas choqué, „petit suisse“, si je ne mets pas de ce machin là, je les supporte mal en été.“. Et sans attendre une réponse qu'il avait peut-être lue dans mes yeux, il se glissa à côté de moi la figure tournée vers moi.

J'ai éteint la lumière et quand je crus mes deux compagnons bien endormis, je tirai doucement les draps sur Lucien, car j'eus peur qu'il prit froid. Il aperçut mon geste, il saisit la main qui l'avait couvert et il l'a gardée dans la sienne. J'ai longuement contemplé la silhouette endormie à mon côté de ce garçon câlinement appuyé contre moi que j'avais connu cet après-midi encore comme jeune homme décidé et fier. Alors je sentis monter en moi un bonheur parfait, j'en oubliais que la main que je tenais enfermée dans la mienne sera celle d'un compagnon de route qui, dès le lendemain, j'allais perdre pour toujours.

„Wir antworten Christian“!

Dr. K. K., L.: „...Was die Zeitung als solche betrifft, so wird wohl niemand bestreiten können, daß sie auf einem ausgezeichneten Niveau steht. Ich habe Dutzende von Zeitungen und Zeitschriften auf diesem Gebiet in ganz Europa gekannt und kann Ihnen gerne versichern, daß darunter nur sehr wenige waren, die das Niveau wie der „Kreis“ hatten. Ich habe bisher in keiner Nummer vom „Kreis“ Albernheiten oder Kitsch gefunden — und das kann man nun leider nur von sehr wenigen Zeitungen — ganz gleich auf welchem Gebiete es sei — sagen. Diese Feststellung schließt natürlich nicht das Bestreben aus, eine noch weitere Verbesserung der Zeitschrift zu versuchen. Die aber bereits vorhandene Leistung muß durchaus anerkannt werden. —

Kritik an den sogen. „Travestierungen“. Die Art, sich zu kleiden und sich zu geben, ist doch der Ausdruck der Persönlichkeit und der Individualität jedes Einzelnen. Und gerade dieses individuelle Sichgeben sollte allen unseren Kameraden doch gerade unter uns möglich sein. Das Leben in der Oeffentlichkeit und im Beruf verlangt ja schon genug Unterdrückung des Eigenlebens. Dadurch, daß einige Kameraden diese „Travestierungen“ bevorzugen, entsteht ja für niemand die Verpflichtung, ein Gleiches zu tun. Was „Christian“ aber verlangt, ist nichts anderes als Diktatur EINER Geschmacksrichtung und EINER Ansicht — so ein klein wenig „Uniformzwang“. Wir sollten aber doch wenigstens bei uns, uns fernhalten von der entsetzlichen Gleichmacherei der heutigen Zeit und wenigstens in unserem Kreise „Jedem das Seine“ zubilligen. Im übrigen möge „Christian“ auch bedenken, daß die Kleidung und die Art der Kleidung doch nur etwas sehr äußer-